

Konstantin Léontiev : rencontres avec l'orthodoxie, le catholicisme et l'islam

DANIÈLE BEAUNE-GRAY

Les rencontres de Léontiev avec les trois grandes religions monothéistes se sont faites au cours d'une vie riche en expériences personnelles. La culture d'une gentilhommière provinciale, les salles de dissection à la faculté de médecine de Moscou qui lui apprirent à transcender la matière, sa carrière de médecin militaire en Crimée, de consul en Orient, d'adepte de la vie monacale au Mont Athos et en Russie en sont les composantes. Ajoutons l'apport d'une culture livresque cosmopolite (il lit facilement dans le texte le grec ancien, le latin et le français, plus difficilement l'anglais et l'allemand) aussi vaste que désordonnée. En effet, il dévore avec avidité aussi bien romans, nouvelles, contes populaires, poésie, tout ce qui fait appel à l'imagination et à la sensibilité, que des ouvrages généraux qui traitent de politique, de problèmes sociaux, ou de l'avenir de la civilisation et stimulent une raison qui se méfie des excès de la pensée rationaliste. Ainsi ses écrits qui porteront la marque d'un amoncellement effréné de connaissances assorti d'un manque de rigueur philologique (citations inexactes ou tronquées, amalgames faciles, généralisations hâtives) prêteront le flanc à la critique ou plutôt justifieront le silence méprisant de ses

contemporains. Cependant, son œuvre est marquée au plus haut point par l'originalité et la hauteur de vues du personnage, et contredit l'opinion acceptée tant des conservateurs slavophiles orthodoxes ou des partisans d'un « christianisme rose » que de l'intelligentsia libérale occidentalisée professant un athéisme condescendant ou agressif. C'est donc dans l'œuvre d'un homme qui se sent autre, marginalisé par les bien-pensants majoritaires, que nous puisons l'expression de ses confrontations avec l'orthodoxie, le catholicisme, l'islam.

Commençons par l'orthodoxie qu'il a connue dès l'enfance à Koudinovo, la gentilhommière familiale, auprès de sa mère, dans la pièce qu'elle avait décorée avec un goût raffiné bien que peu dispendieux. Au soir de sa vie, il se souvient :

Dans cette pièce et celle qui lui était contiguë, on m'enseignait à prier devant les icônes dans l'angle qui leur était réservé... Bien des années ont passé depuis ces jours d'hiver où je m'éveillais sur le divan rayé ; j'ai eu depuis beaucoup de joies nouvelles et de chagrins inattendus, mais ces prières matinales sont toujours aussi vivantes dans ma mémoire et mon cœur ; ma vie a connu beaucoup de changements profonds, le tour de mes pensées a subi des ruptures douloureuses, mais jamais, ni nulle part, je n'ai oublié les paroles du psaume qui alors (pourquoi ? je ne sais) me frappaient particulièrement et me touchaient de manière indicible : « un esprit brisé est un sacrifice à Dieu, Dieu ne détruira pas le cœur brisé et humilié ». Jusqu'à aujourd'hui, je ne peux me souvenir de ma mère ou de ma patrie sans me rappeler les paroles du psaume ; jusqu'à aujourd'hui je ne peux les entendre sans me souvenir de ma mère, de ma jeune sœur, de notre Koudinovo aimé, de notre parc vaste et magnifique, de la vue depuis les fenêtres de cette pièce¹.

Il s'agit donc d'une relation intime, personnelle avec l'orthodoxie qui résonne dans la langue liturgique archaïque (Léontiev possédait l'oreille absolue en ce qui concerne les sonorités du russe), acquise dès le plus jeune âge, et qui fait partie intégrante de la beauté de la Russie rurale magnifiée par sa mère.

Toutefois, devenu adulte sa foi fondamentale connaît des déchirements, car il ne renonce pas aux tentations d'autres plaisirs esthétiques bannis par l'éthique orthodoxe : les femmes qu'il exploite sans vergogne (entre autres une jeune aristocrate à sa dévo-

1. Konstantin Léontiev, *Écrits essentiels*, trad. par Danièle Beaune-Gray, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2003, p. 18. Nous nous référerons désormais à cet ouvrage dans la mesure du possible.

tion qui se charge de tous ses soucis matériels, sa nièce qui lui sert de secrétaire), le goût du luxe qu'il exprime dans, la décoration de son logis qu'il pousse à un raffinement extrême malgré son impécuniosité chronique, l'ambition professionnelle en qualité de consul en Orient, l'orgueil de classe, l'hypertrophie du moi, bref ce que Ju. P. Ivask dans sa biographie² définit comme un culte rendu à Narcisse et Alcibiade.

La conscience de ses manquements à la religion le conduit en 1871 à une conversion dramatique face à la menace d'une maladie mortelle. Et bien que son ami L. A. Tikhomirov fasse état d'une longue maturation spirituelle et attribue sa guérison à une prise d'opium plutôt qu'à un miracle, nous citerons le témoignage de Léontiev lui-même, quelques mois avant sa mort, dans une lettre à son jeune correspondant, Vassili V. Rozanov :

Plusieurs raisons furent la cause de ma conversion : causes du cœur, intellectuelles et enfin des causes extérieures et, à première vue, dues uniquement au hasard, mais dans lesquelles se révèle parfois davantage la Téléologie supérieure que dans les transformations intérieures, intelligibles à l'homme. Je pense qu'à la racine de tout se trouvait déjà, en 1870/71, d'une part, une haine philosophique ancienne (à partir des années 1860/61) à l'égard des formes et de l'esprit de la vie européenne contemporaine (Petersbourg, la vulgarité littéraire, les chemins de fer, les redingotes et les hauts-de-forme, le rationalisme, etc.) et, d'autre part, un attachement esthétique qui remontait à l'enfance pour les formes de l'orthodoxie ; ajoutez à cela un choc sentimental profond, fort et fortuit... et enfin le hasard extérieur d'une maladie imprévue des plus dangereuses et la peur de la mort à cette minute... L'été 1871, lorsque j'étais consul à Salonique, allongé sur un divan et éprouvant l'effroi d'une mort inattendue (souffrant d'un très fort accès de choléra), je regardai l'icône de la Mère de Dieu (que m'avait apportée récemment un moine du Mont Athos)... À cette minute je ne pensais même pas au salut de mon âme (car je croyais alors beaucoup plus facilement en un Dieu personnel qu'en ma propre immortalité) ; moi, qui ne suis d'habitude absolument pas peureux, je fus pris d'angoisse à la pensée de la mort physique et, étant déjà préparé par toute une série de transformations psychologiques, de sympathies et de répugnances, je crus à la minute à l'existence et

2. Ju. P. Ivask, «Konstantin Leont'ev (1831-1891)», *Konstantin Leont'ev, pro et contra*, SPb., izd. Russkogo khristianskogo Gumanitarnogo Instituta, 1995, p. 229-611.

au pouvoir de la Mère de Dieu, je crus de façon aussi sensible et ferme que si j'avais eu devant moi une femme réelle, vivante, connue, très bonne et très puissante et je m'écriai : « Mère de Dieu, c'est trop tôt, il est trop tôt pour que je meure ! Je n'ai encore rien fait qui soit digne de mes aptitudes et j'ai vécu une vie marquée, au plus haut point, par le péché et une débauche raffinée. Tire-moi de ce pas mortel. J'irai au Mont Athos, je m'inclinerai devant les startsy³ pour qu'ils fassent de moi un croyant orthodoxe véritable, pour que je croie aux rites et aux miracles et même pour que je reçoive la tonsure... » Deux heures plus tard j'étais en bonne santé, tout avait disparu avant que ne vienne le médecin et après trois jours j'étais déjà au Mont Athos, mais les startsy me persuadèrent de ne pas demander la tonsure ; cependant, je devins bientôt orthodoxe sous leur direction⁴.

Sa conversion s'est donc produite en Grèce, dans l'atmosphère des traditions byzantines qui lui permettent de renouer, comme le souligne L. A. Tikhomirov, avec les couches russes les plus profondes de sa personnalité. L'accomplissement de son vœu le conduit tout d'abord au Monastère russe de Saint Pantélémon sur la Sainte Montagne où il accorde son sens esthétique à l'expression du christianisme byzantin, de son rite, de son sens de la hiérarchie, de son ascétisme exigeant.

En effet, le rite pascal l'éblouit :

Un temple austère, les saintes faces, l'expression sévère des icônes, l'éclat de l'or et de l'argent – les salves, le silence, les cloches... encore le silence, la voix orante.. encore les salves, les cloches, l'hymne. Et le silence et l'hymne admirable au sein de l'attention fervente à peine troublée par un sourire de sympathie ou de discrète contemplation. Et au-dessus de nous la ronde joyeuse et paisible de flammes innombrables qui s'élèvent dans les hauteurs enténébrées. C'est la fête des fêtes, le triomphe des triomphes... Tout blanchit, brille, scintille, étincelle, en se mouvant au-dessus de nos têtes, comme si tout se réjouissait en silence, en communion avec les hommes en une danse paisible, ininterrompue et solennelle⁵.

La construction hiérarchique de l'organisation ecclésiale fondée sur le principe monarchique du patriarcat, observée au Mont Athos

3. Pères spirituels orthodoxes.

4. Konstantin Léontiev, *Écrits essentiels*, op. cit., p. 42.

5. Konstantin Leont'ev, *Pro et Contra*, p. 410.

avec ses prélats fastueux comme ses ermites loqueteux, satisfait son sens de l'harmonie.

Enfin l'ascétisme orthodoxe revêt pour lui une grande beauté qu'il décèle chez les moines qui vivent à l'écart dans le plus grand dénuement, comme chez ceux qui ont des charges ecclésiastiques importantes, higoumènes, archimandrites, pères spirituels ou même chez de simples convers.

Cependant, l'ascétisme byzantin ne le convainc pas toujours. Il regrette l'ennui des services de carême pendant lesquels les moines restent debout durant 13 ou 14 heures et souffre pendant le Grand Carême d'une marée infinie d'inanition, d'épuisement et de prière obligatoire. Il endure à grand peine une angoisse raffinée et constante, une pression permanente et intraitable de la conscience, la règle et la volonté de la hiérarchie. Aussi l'ascète se trouve-t-il bientôt en conflit avec l'esthète et, pour résoudre le dilemme, cherche un appui auprès de ses directeurs spirituels.

D'abord auprès des startsy du monastère russe de Saint Pantélémon sur la Sainte Montagne, les Pères Iéronime et Makarii, pittoresques, rugueux et chaleureux, tous deux issus de la rude classe des marchands, gardant les traits distinctifs de leur milieu. Léontiev souligne que leur ignorance de la culture classique ne les empêche pas de raisonner avec justesse, grâce à leur absence de préjugés et à leur saine vision du monde, et qu'ils ordonnent avec pertinence le fruit de leurs lectures quotidiennes. Toutefois, si Léontiev se soumet à leur direction, reconnaît que l'ignorance peut être le véritable point de départ d'un savoir authentique, lit la prose édifiante des Pères de l'Église, en particulier de Saint Jean Bouche d'Or, il a plus de goût pour la poésie du XIX^e siècle, Byron, Lermontov, Goethe, Pouchkine, Fet. Il conserve donc l'orgueil de sa classe, de son raffinement, de son éducation et les moines de la Sainte Montagne jugent qu'il n'est pas prêt à recevoir la tonsure.

Déçu, mais toujours en quête de vraie spiritualité, Léontiev continuera donc à errer de monastère en monastère. À Ougriechi, il ne trouve guère d'appui auprès de l'higoumène Pimen et se rebelle contre la dureté de la vie monastique quotidienne et la grossièreté des moines qu'il estime fort éloignées d'un véritable ascétisme. « Physiquement, écrit-il, au bout de deux mois cela me devint insupportable, car je n'avais pas un rouble à dépenser et je ne pouvais m'habituer au réfectoire. Je ne mangeais que pour faire cesser mes brûlures d'estomac. Le Père Pimen me traita d'idiot et m'envoya en plein froid ramasser du bois... Les frères étaient grossiers et envieux. Ils cherchaient à m'induire en erreur et fai-

saient exprès de dire du mal de l'higoumène que je défendais en leur demandant d'arrêter leurs conversations⁶ ».

Après cette expérience malheureuse, il alternera présence dans le siècle, création littéraire et vie monastique, menant toujours le même combat intérieur entre ses aspirations spirituelles et sa nature charnelle qui ne peut se désintéresser de l'esthétique.

À Optina Poustine, cette lutte déchirante et constante fait que Léontiev n'est pas en pleine communion avec le starets Ambroise, harcelé par le peuple, recherché par les écrivains fameux en quête de spiritualité, tels Tolstoï, Dostoïevski, Vl. Soloviev ou Berdiaev. En effet, la vocation première du starets Ambroise n'est pas intellectuelle, mais spirituelle et prophétique. Il s'adresse donc au peuple par des conseils pratiques pour sa vie rustique (comment gérer un troupeau d'oies !), sous forme de proverbes (que Léontiev tenait en exécration pour l'obscurité et la déformation simpliste de leur langue) ou même de miracles. Son charisme fait qu'il est entouré de toute une cour populaire, parfois hystérique, avide de conseils et qui confisque l'attention que le starets pourrait accorder à des hommes plus réservés et plus profonds.

Aussi Léontiev est-il en quête d'un directeur plus sobre et plus cérébral, plus disponible également. Il le rencontre en la personne de Clément Zederholm dont l'itinéraire spirituel présente à ses yeux un grand intérêt pour être marqué par l'originalité d'un mélange explosif. Ce dernier, issu d'une famille luthérienne, après avoir étudié les lettres classiques à l'Université de Moscou, s'est converti à l'orthodoxie, est passé par le Mont Athos et se trouve à Optina lorsque Léontiev y séjourne. Son pédantisme à l'allemande, son physique médiocre, sa sécheresse de cœur devraient le repousser, mais Léontiev est avide de comprendre comment un homme issu du même monde culturel que lui peut se plier à la règle monastique. Toutefois, malgré une communion intellectuelle certaine, le désaccord esthétique subsiste : Clément Zederholm n'admet pas que Léontiev puisse éprouver de l'admiration, même purement esthétique, pour le catholicisme, les sectes, l'islam et lire sans dégoût Voltaire, Buckle⁷ ou Darwin.

6. *Ibid.*, p. 458.

7. Henry Thomas Buckle (1822-1862), mathématicien et philosophe anglais, qui étudia le développement intellectuel de l'humanité et présente plusieurs points communs avec Auguste Comte. Il insiste sur l'influence du climat et du sol sur le développement humain et nie l'influence de la race. Son intérêt pour l'Orient le rapproche encore de Léontiev.

Plus en retrait, car plus tardive et éphémère, est l'influence qu'exerça sur Léontiev le Père Iosif Foudel (il est vrai beaucoup plus jeune que Léontiev) qui, en tant que prêtre séculier, visitait parfois Optina, s'entretenait avec notre écrivain et se considérait comme l'un de ses admirateurs (c'est lui qui en 1912 publia l'œuvre complète de Léontiev) et fit bientôt partie du cercle des jeunes amis de Léontiev qui s'était formé dans les dernières années de la vie de l'écrivain. Issu d'une famille allemande russifiée et cultivée dont le père était agnostique et la mère catholique et polonaise, Foudel avait fait ses études de droit à l'Université de Moscou et entrepris une brève carrière juridique. Après un séjour à Optina, il partit pour Vilnius, y étudia la théologie et au grand dam de sa famille reçut la prêtrise en 1889. Ce jeune prêtre érudit qui était capable de visiter les prisons aux fins fonds de la Russie, de consoler les prisonniers, de les aider matériellement et de les conduire à la foi en Jésus-Christ, observait scrupuleusement les jeûnes, lisait Tourgueniev (que Léontiev admira tant qu'il ne devint pas chantre de la révolution) et écrivait des vers. Il piquait donc l'intérêt de Léontiev pour avoir un héritage religieux fort divers et pour avoir embrassé l'orthodoxie par conviction personnelle, sans renier ni son intelligence, ni ses dons. Pour témoigner de cet accord intérieur réussi, Foudel envoya ses poèmes en prose à Léontiev accompagnés d'un message qui atteste leur compréhension mutuelle : « La transformation de sujets traitant du Grand Carême en motifs lyriques peut paraître étrange et maladroite, écrit-il. Mais que faire ? Mon cœur bat sous ma soutane et c'est un cœur très sensible. L'union de l'esthétique et de la religion qui me semblait impossible se réalise maintenant alors que moi, qui suis prêtre, je vous envoie mes *Motifs lyriques* pendant la deuxième semaine du Grand Carême⁸ ».

Foudel était en outre publiciste et fit parvenir à Léontiev ses *Lettres sur la jeunesse d'aujourd'hui* et, dans une missive de 1889, se fondant sur sa propre expérience, il lui ouvre la voie pour concilier en chrétien, selon un appel reçu de Dieu, toutes les facettes de sa personnalité, même celle de publiciste. « Je n'oublie pas, écrit Foudel, que l'activité de publiciste n'est pas une fin en soi, mais seulement un moyen pour la prédication... Pour moi, la prêtrise est une vocation bonne et élevée en ce qu'elle n'enferme pas l'esprit dans un domaine étroit, mais lui permet de se réaliser sous les formes les plus diverses : le service religieux, la direction spirituelle,

8. S. I. Fudel', *Sobranie Sočinenij* [Œuvres complètes], t. I, M., izd. Russkij Put', 2001, p. 24.

la prédication, l'action éducatrice et ecclésiastique, le journalisme politique⁹ ».

Malgré cet exemple d'intégration culturelle et religieuse réussie, Léontiev ne parvenait pas à accorder idéal et condition humaine, une esthétique qui n'était pas innocente et l'attirance profonde pour la religion. Ainsi au monastère, il continuait à loger dans une maison à part (la maison du consul à Optina) qu'il décorait avec soin, accordant la plus grande attention à tous les détails du confort avant de s'y installer dans les meubles rares enlevés à Koudinovo, le domaine familial. Plus grave aux yeux de l'Église, jusqu'au soir de sa vie il fut grand amateur de beauté féminine, même s'il attachait du prix à la famille fondée sur les traditions orthodoxes et byzantines et n'abandonna jamais complètement sa femme, malade mentale. Par conséquent, la rude lutte intérieure qui le tourmentait ne connaissait pas d'apaisement et altérait sa sotériologie. Aussi retournait-il contre lui-même ou ses semblables la violence qui l'habitait, donnant à son orthodoxie byzantine un tour apocalyptique, prophétisant même la venue de l'Antéchrist et la mort des civilisations dites chrétiennes.

La souffrance qui résultait de cette vision tragique se traduisait par une chasse à l'hérésie qui se cachait d'abord dans la littérature prétendument chrétienne, le « christianisme rose » de Tolstoï et Dostoïevski.

Ses jugements sur l'œuvre de Tolstoï, sur ses deux romans magistraux et en particulier *Anna Karénine*, s'expriment dans des articles¹⁰ qui représentent une étape importante dans l'abandon de la critique historico-sociale alors régnante en faveur d'une critique exclusivement formelle. Sa critique se détourne néanmoins bientôt de l'intention purement littéraire pour dénoncer les vices de fond de la vision tolstoïenne. Léontiev met alors en exergue le « pan-humanisme » du romancier, son amour de l'humanité entière qui remplace l'amour chrétien du prochain et de la nation par l'idolâtrie du peuple, n'importe quel peuple ; en effet, le culte de Platon Karataev exalte une populace qui s'exprime en proverbes obscurs et incohérents et prie les patrons Damien et Flore, patrons

9. *Ibid.*, p. 25.

10. K. N. Leont'ev, *Analiz, stil' i vezanie, o romanax Gr. L. N. Tolstogo* [Analyse, style et atmosphère, au sujet des romans du Comte L. N. Tolstoï], Providence, Brown University Press, 1965, 158 p. et K. N. Leont'ev, «Dva Grafa: Aleksej Vronskij i Lev Tolstoj» [Deux Comtes, Aleksej Vronskij et Lev Tolstoj], p. 187-199 in Konstantin Leont'ev, *Izbrannoe* [Œuvres choisies], M., Moskovskij Rabočij, 1993, 397 p.

des animaux, trahissant ainsi le panthéisme de Tolstoï qui ignore la notion du peuple porte-croix ; Léontiev dénonce aussi la mort sans rédemption des personnages tolstoïens les plus attachants (Anna Karénine et même le Prince André) qui n'ouvre la porte que sur le vide de l'absence ; le flou téléologique, l'intérêt pour les sectes, les attaques enfin contre l'orthodoxie inscrivent Tolstoï dans le vague, « la vapeur » de l'idéologie ambiante.

Sa critique de Dostoïevski est bien différente, en particulier lorsqu'il se réfère au discours du romancier lors des célébrations pouchkiniennes. Il reconnaît que le discours en est fort agréable à la lecture et fait montre d'une intelligence claire et pénétrante, de la foi, de l'audace fondées sur une juste vision du peuple distinguant la plèbe du peuple orthodoxe : « Le peuple porte-croix, écrit-il, n'est pas du tout la "sainte canaille" des démagogues français. Pour eux la plèbe de la rue est sainte pour la simple raison qu'elle est la plèbe de la rue, pauvre, opprimée et qu'elle a prétendument raison. Pour Dostoïevski, le peuple est bon, non pas parce qu'il est le petit peuple, pauvre, opprimé, mais parce qu'il est un peuple croyant, orthodoxe¹¹ », qu'il se soumet à l'Église, à ses enseignements, à ses commandements et à ses rites.

De surcroît, Dostoïevski croit en la réforme de l'homme plutôt que de la société, alors que l'intelligentsia ne pense qu'en termes abstraits de structures sociales qui doivent être contraintes pour être améliorées. Ainsi, la conception dostoïevskienne de l'homme présente depuis longtemps avec beaucoup de sentiment et de succès, la pensée chrétienne de l'amour et du pardon qui anticipe toute réforme de l'homme.

Toutefois la chaleur du cœur qui émane de ses grands romans ne peut servir de fondement unique à l'orthodoxie. Ces bons sentiments doivent être encadrés par la forme de l'orthodoxie (la forme qui, aux yeux de Léontiev esthète et chrétien, est tout ou presque tout). L'observance de ses rites (en particulier mortuaires), de ses pratiques (la lecture des Pères de l'Église plutôt que de l'Évangile seul, la vénération des icônes miraculeuses, l'observance des jeûnes et de l'ascèse, la discipline communautaire opposée aux élans spontanés du cœur) est capitale. Plus importante encore est l'obéissance à ses dogmes décrétés par l'autorité d'une Église infaillible, hautement hiérarchisée et patriarcale, byzantine donc¹².

11 . Konstantin Léontiev, *Écrits essentiels*, op.cit., p. 57.

12. Léontiev est impitoyable à l'égard du régime synodal en vigueur en Russie depuis Pierre le Grand, copié sur les systèmes protestants majoritaires qui obscurcissent le principe d'autorité.

Et Léontiev est donc particulièrement sévère sur l'absence de dogmatique chez Dostoïevski : celui-ci en effet ne s'est pas tenu à la catéchèse qui demande la soumission de tous les orthodoxes et il s'est permis de franchir les limites assignées par l'Église. Exemple de cet a-dogmatisme, qui confine à l'hérésie dans les *Frères Karamazov*, est l'idée même de fraternité qui a des relents utopiques et socialisants alors même que les phalanstères et communautés fraternelles florissant en Russie (francs-maçons, communauté de l'Abri) et en Occident (Owen, Cabet) se soldent par des faillites retentissantes. Quant aux moines de Dostoïevski qui prêchent à tort une transformation des États en une seule Église orientale triomphante ou prophétisent l'harmonie universelle grâce à l'influence d'un amour particulier russe ou slave, ils se complaisent dans l'hérésie.

En effet, Léontiev conteste avec la plus grande vigueur cette réconciliation de tous les hommes, cette harmonie totale, ce pan-humanisme qui promet le bonheur universel et contredit la doctrine chrétienne. Il lit, dans le livre de l'Apocalypse, au contraire de Dostoïevski, que surviendra l'abomination de la désolation avant la délivrance et la fin de cette terre : « Jésus-Christ et ses apôtres, écrit-il, ne nous promettent pas le triomphe de l'amour et de la vérité universels sur cette terre ; mais, au contraire, quelque chose qui ressemble à un échec de la prédication évangélique sur le globe terrestre¹³ ». L'homme est donc voué à la crainte de Dieu et à la souffrance, car sans souffrance, il n'y aurait ni foi, ni amour des hommes fondé sur la foi en Dieu. Le Dieu de Léontiev est donc un Dieu sévère comme le Christ pantocrator et justicier des églises byzantines, présidant au Jugement dernier, et l'homme qui lui donne la réponse de la foi le craint et souffre sans délivrance espérée sur cette terre ni promise dans l'autre monde. La sotériologie de Léontiev appelle le désespoir.

Cependant Léontiev ne juge pas seulement des hérésies littéraires ou spirituelles. Sa fonction de consul en Orient, son amitié avec un diplomate éminent Ignatiev dont il traça un remarquable portrait, sa position proche des cercles gouvernementaux conservateurs et slavophiles de la première génération, puis d'admirateur fervent de N. Ja. Danilievski, le portaient également à juger des applications politiques et géopolitiques de l'orthodoxie confrontées à la réalité du terrain.

13. *Op. cit.*, p. 63.

Les implications de l'orthodoxie en politique intérieure s'expriment tout d'abord dans la structure étatique de la Russie. En effet, l'orthodoxie appelle un gouvernement politique monarchique, hiérarchisé, où la noblesse occupe une place importante alors que le peuple se soumet, à l'image des idées et de la culture byzantines. Léontiev insiste d'ailleurs sur l'enracinement de la culture politique russe dans la proclamation de l'orthodoxie byzantine par Constantin, en opposition avec les slavophiles de la première génération qui sont partisans, comme les Protestants, d'un retour à l'Église primitive pré-constantinienne. Et c'est à ce propos que Léontiev attire l'attention sur l'histoire byzantine que Russes et Occidentaux ignorent. Il appelle donc au renouveau indispensable des études byzantines qui jusque-là, sous l'influence des savants occidentaux, ne s'intéressaient qu'aux périodes de décadence ou d'obscurantisme et non aux moments de brillantes renaissances et d'épanouissement religieux¹⁴. C'est pourquoi le tsarisme russe, en particulier lorsqu'il est représenté par Alexandre III qui favorise le retour à l'inspiration byzantine et russe par l'édification du Sauveur-sur-le-Sang à Saint-Petersbourg et tourne le dos à la politique des réformes inspirées de l'Occident d'Alexandre II adultérant la voie russe et byzantine, est l'expression temporelle de cette culture et de cet ordre orthodoxes et byzantins.

Le tsarisme russe, avec son système de classes hiérarchisées, a imprégné d'esprit byzantin orthodoxe tout l'appareil social au cours des siècles par une longue discipline hiérarchique qui fait la force de l'État russe, de son organisation étatique unique (*gosudarstvennost'*) : sans l'obéissance du moujik, les privilèges de la noblesse et sa loyauté envers le tsar, la Russie se dissoudrait dans l'Europe libérale et athée. Ainsi, toutes les réformes qui touchent à cette hiérarchie des classes (tribunaux qui jugent partialement en faveur des terroristes, zemstvo ou assemblées de gouvernement local qui instillent l'athéisme et l'égalitarisme dans les écoles et les institutions et annihilent les traditions orthodoxes byzantines) sont à proscrire. Et bien que Léontiev craigne une révolution qui détruirait tout ce bel édifice, il espère en un principe monarchique orthodoxe tellement ancré dans la mentalité russe que même les jacqueries fréquentes respectaient. L'exemple extrême de cette

14. L'Université de Saint-Petersbourg devait bientôt prendre en compte cette revendication léontievienne par la nomination d'un byzantiniste hors pair, V. V. Vasilievski, à la chaire d'histoire byzantine puis la publication régulière du *Vizantijskij Vestnik*, mais seulement en 1894, soit trois ans après la mort de Léontiev.

dévotion jusque parmi les rebelles est la révolte du brigand Pougatchev qui jouait de sa ressemblance avec le tsar Pierre III pour attirer les foules. Bref, l'orthodoxie est le véritable ciment de la nation, gage de son unité et de son organisation et si le peuple n'a pas toujours été prompt à défendre la monarchie, il n'a jamais douté de ses fondements, ni permis aux envahisseurs étrangers de profaner ses églises.

Pourtant Léontiev n'est pas un pourfendeur du raskol ni des sectes (*lipovane*, flagellants, buveurs de lait). Il a pu les observer avec sympathie lorsqu'il était en poste dans les provinces méridionales. Il a constaté que l'importance du raskol et des sectes n'infirmes pas la toute-puissance de l'orthodoxie en Russie, car ils ne se sont révoltés contre l'Église officielle, parfois dévoyée par les réformes de Pierre le Grand, que pour exiger plus de rigueur et plus de byzantinisme et de respect pour ses traditions.

Et c'est par respect pour ces traditions byzantines orthodoxes que Léontiev veut « geler » la Russie pour ralentir ce processus inéluctable de marche vers les principes démocratiques occidentaux athées qui annihileraient la personnalité même de la Russie inspirée de son orthodoxie byzantine.

En politique extérieure, par son activité consulaire, Léontiev intervient directement dans les problèmes politiques ou plutôt géopolitiques des Balkans et parfois se trouve en opposition, au nom de l'orthodoxie, à la politique slavophile du brillant diplomate qu'était Ignatiev, son supérieur hiérarchique.

En effet, Léontiev s'oppose à la notion même de « monde slave » (*slavianstvo*) qui conduisait la Russie à prendre partie inconditionnellement pour les pays slaves en difficulté avec le gouvernement turc ou austro-hongrois. Pour Léontiev, le « monde slave » n'existe pas car les nations qui prétendent le composer ne sont pas toutes orthodoxes. Les Polonais sont catholiques (et bien que Léontiev ne veuille pas d'une Pologne indépendante il a beaucoup de respect pour sa foi catholique et sa fière noblesse), les Tchèques catholiques ou hussites, et les Bulgares, au nom de leurs particularités ethniques, bien qu'orthodoxes, sont en délicatesse avec le Patriarcat de Constantinople. Le panslavisme présente donc une image amorphe, primitive inorganisée opposée au byzantinisme qui offre le plan rigoureux et clair d'un vaste édifice. Aussi Léontiev après avoir démontré l'état de délabrement de l'idéal des différentes nations slaves qui tend vers la démocratie et est inspiré par le fanatisme tribal place-t-il l'idée religieuse orthodoxe au-dessus de l'idée nationale. Entre autres, il ne soutient pas les nationalistes

bulgares qui veulent une église orthodoxe autocéphale administrée par un clergé bulgare et non plus grec, car les Bulgares se placent par là en dehors de la juridiction de Constantinople et rejoignent de ce fait le camp occidental, libéral, démocratique et finalement athée. Plus étrange encore, Léontiev ne prend pas partie pour les moines russes du Mont Athos qui veulent s'émanciper de la tutelle grecque. Il place toujours l'orthodoxie byzantine, construite sur les fondements de la Grèce classique, au-dessus des querelles politiques et nationales et est même prêt à sacrifier les intérêts grands-russes au nom de l'idéal de l'orthodoxie byzantine sans lequel il n'y a plus de Russie.

Ainsi, grâce à son travail consulaire, à la lecture des dépêches diplomatiques aussi bien que la pratique des hommes, Léontiev a pu analyser les problèmes divers et variés des pays slaves, et en retenir la diversité de leur caractère et des intérêts qui les opposent. Il n'en déduit aucun avantage pour l'intervention de la Russie et préfère la domination des Austro-Hongrois ou même des Turcs sur ces régions à l'indépendance de ces pays qui les conduirait inéluctablement à l'abandon de leur religion.

Plus concrètement encore, Léontiev a dû se colleter en Thrace au problème de l'Église Uniate qui, par ses rites copiés sur l'orthodoxie malgré son allégeance à Rome, séduisait bien des esprits dans les pays où uniates (aidés en sous-main par les diplomates britanniques et français) et orthodoxes se côtoyaient. Dans son roman le *Pigeon égyptien*, si d'une part l'attaché consulaire Ladniev se moque de la communauté diplomatique russe qui s'attache à des détails de rite pour s'indigner de l'influence uniate (le crucifix en relief plutôt que la croix plate par exemple), celui-ci n'en aide pas moins matériellement les uniates qui reviennent à l'orthodoxie. Le personnage de Veliko qui hésite entre l'orthodoxie et l'Église uniate et se fait héberger par le consul russe en est l'illustration. La raison de l'hostilité de Léontiev est que la religion uniate non seulement gomme les différences entre christianisme oriental et occidental, mais nuit gravement à l'affirmation de l'orthodoxie byzantine traditionnelle chez les slaves orientaux.

Malgré cette opposition affichée à l'égard des uniates, l'attitude de Léontiev est beaucoup plus nuancée envers le catholicisme romain. Il a toujours ressenti de la sympathie à l'égard de la discipline romaine et même projetait de fonder un « ordre jésuite » avec L. A. Tikhomirov, dans le but d'influer sur les sphères administratives russes, trop tièdes religieusement et même parfois athées ; de

surcroît, dans son article *Nos marches frontières*¹⁵, s'il reconnaît la justesse de certaines remarques dirigées contre le catholicisme, il en défend l'ascétisme, le pessimisme, le pouvoir fort de son clergé, le développement de sa spiritualité, la direction des consciences, les écoles des filles auprès des monastères, etc. Il ne s'offusque même pas des positions ultramontaines du clergé polonais qui aurait pu choisir au sein même du catholicisme, après le Concile de Trente, des options plus indépendantes de la papauté. Au contraire, dans *le Pigeon égyptien*, il affirme son respect et même son amour pour le pape, s'élevant contre les conceptions religieuses superficielles de ses coreligionnaires. Enfin, il craint que la russification de la Pologne n'entraîne non pas une conversion à l'orthodoxie, mais un indifférentisme libéral. « La russification des marches, écrit-il, n'est rien d'autre que l'eupéanisation démocratique de celles-ci¹⁶ ».

Toutefois c'est surtout dans ses lettres à Vladimir Soloviev qu'il s'est expliqué sur ses sentiments à l'endroit du catholicisme et d'une grande Église œcuménique qui réunirait Orient et Occident sous l'égide du pape.

Pour l'intelligence de ces lettres, il convient de remonter à la première rencontre de Léontiev avec Vladimir Soloviev qui date de 1878. Elle donna naissance à une amitié profonde de la part de Léontiev sensible à la prestance de prophète du jeune homme autant qu'à ses idées, mais réticente du côté de Soloviev. En effet, Léontiev, qui souffrait de demeurer inconnu, aurait voulu que Soloviev donne un écho critique à son œuvre, ce qui aurait déterminé sa place dans la pensée russe. Soloviev, en revanche, bien que beaucoup plus jeune, jouissait déjà d'une solide renommée et tentait de s'évader des cercles slavophiles et gouvernementaux pour se rapprocher des libéraux et du *Messager de l'Europe* qui orientaient majoritairement l'opinion publique et l'intelligentsia. L'intérêt que lui portait Léontiev, haut fonctionnaire, censeur, conservateur et orthodoxe byzantin, ne pouvait donc que le gêner. Malgré toutes leurs différences, Léontiev demanda à Soloviev d'intervenir dans une polémique qui l'opposait à Astafiev : celui-ci l'accusait de discréditer l'idée nationale en la soumettant à l'impératif religieux. C'est donc à cette occasion que les lettres de Léontiev à Soloviev sont écrites et touchent à ses sentiments sur le catholicisme et l'union des Églises sous l'égide du magistère romain. Elles ne reçurent jamais de réponse.

15. Konstantin Leont'ev, «Naši okraini» [Nos marches frontières], *Izbrannye stat'i*, M., izd. Molodaja Gvardija, 1992, p. 162.

16. *Ibid.*, p. 167.

Léontiev accepte, avec quelques réserves il est vrai, certains jugements de Soloviev et de Tchaadaev concernant la Russie orthodoxe et la supériorité de certains traits du catholicisme : un ancrage dans l'histoire plus solide (le christianisme est arrivé tard en Russie et n'a pas trouvé de terrain culturel valable), une discipline plus rigoureuse qui se fait sentir jusque dans la vie de la société, une organisation hiérarchique mieux respectée face au chaos amorphe de la société russe qui a perdu ses repères religieux, une structure monarchique enfin.

Pour ces raisons Léontiev admet qu'une union de l'orthodoxie avec l'efficacité de l'Église romaine pourrait constituer un avantage pour une prédication plus large de l'Évangile car la nouvelle Église s'en trouverait renforcée. « Il suffit au chrétien, écrit-il, d'imaginer un instant que les deux Églises – orientale et occidentale – au lieu de s'épuiser dans une lutte fratricide, unissent leurs forces différentes contre l'ennemi commun, contre l'incrédulité, contre la révolution mondiale, pour que le cœur s'emplisse de joie¹⁷ ».

De surcroît, Léontiev ne se contente pas des bienfaits pratiques de cette union, mais fonde l'œcuménisme sur l'Écriture, en particulier sur le livre de l'Apocalypse qui a sa prédilection. Il y lit certes le règne concret et universel du Christ qui doit durer un millénaire, sans toutefois espérer que celui-ci s'achève dans le bonheur universel, mais au contraire dans l'échec et la désolation des fins dernières.

Enfin, les théories de Soloviev se réfèrent à un mysticisme au plus haut point utile. « Si l'on admet, écrit-il, l'utilité – bien qu'indirecte – d'un mysticisme universel, quel qu'il soit, comment ne pas reconnaître une influence encore plus grande de ce mysticisme à moitié catholique (ou si vous voulez complètement catholique) qu'exhalent les superbes livres de notre jeune et profond théosophe¹⁸ ».

Léontiev pour suivre Soloviev est même prêt à exposer au danger des théories soloviévienne son patriotisme grand-russe : « Il [Soloviev] prend même notre russité à rebrousse-poil, écrit-il. Mais ce n'est pas un grand malheur. Nous défendrons ce qui est à nous. Il ne nous incite que mieux à la résistance. Notre russité organique, prédéterminée prendra le dessus ; ce qui est inutile dans l'enseignement de Soloviev sera rejeté par tous et ce qui est néces-

17. Konstantin Léontiev, *Écrits essentiels*, op. cit., p. 198.

18. *Ibid.*, p. 198.

saire (par exemple, pour moi, la nécessité du développement de l'Église) demeurera et fera partie de notre réflexion ultérieure¹⁹.

Enfin, si Léontiev admet que l'Église universelle et le règne final du Christ apporteront une uniformité qu'il exècre, l'influence religieuse unique ne sera pas aussi dévastatrice pour la société que l'uniformité recherchée par la démocratie, l'esprit bourgeois, les paysans endimanchés.

Le seul impératif que Léontiev pose à l'unité des Églises telle que la conçoit Soloviev, c'est-à-dire sous l'égide du pontife romain, est le respect de l'autorité de l'Église orientale, avec sa hiérarchie (patriarcale ou synodale), sa dogmatique, son catéchisme. Pour qu'il accepte la fusion des Églises sous la houlette du pape de Rome, il faudrait que l'orthodoxie avec ses juridictions, ses prélats et sa catéchèse en soient d'accord, affirmant l'autorité de l'Église orientale. Il débusque ainsi une des propositions essentielles de Soloviev, à savoir que l'autorité de la religion nationale est l'obstacle principal sur le chemin qui mène à Rome.

Il conclut en s'adressant à Soloviev :

J'aime vos idées et vos sentiments, je suis prêt à admirer votre intelligence de toute la sincérité de ma nature bienveillante, mais non seulement je ne vous suivrai pas, mais à tous ceux qui veulent connaître mon opinion, je dirai : lisez-le, admirez-le, élevez-vous à sa suite jusqu'à un certain degré de sa pyramide spirituelle ; mais gardez en même temps, au fond de votre cœur, la crainte de pécher contre l'Église qui vous a baptisés et élevés. Si dans votre cœur cette haute crainte de Dieu est ferme, ne craignez pas Soloviev. Ce ferme sentiment orthodoxe vous montrera où vous arrêter²⁰.

Cependant, si nous avons montré la grande sympathie de Léontiev pour le catholicisme romain, et même en ce qui concerne la Pologne le projet d'abandon de sa russification, s'il s'avère nécessaire d'y renoncer pour promouvoir un avantage spirituel, cette bienveillance se situe sur le plan de la construction théologique. Léontiev a peu séjourné en Occident, à part un bref moment à Varsovie où son activité de polémiste ne nous livre que quelques articles d'un conventionnel affligeant, et ne nous procure que peu ou pas de peinture de la société catholique prise sur le vif, alors que la pratique concrète de l'Orient est très présente dans son appréhension de l'orthodoxie et, bien entendu, de l'islam.

19. *Ibid.*, p. 199.

20. *Ibid.*, p. 200.

En effet, l'Orient, même dominé par l'islam, comble toutes ses attentes : « Seule la vie multiforme de Constantinople peut satisfaire mes exigences insupportablement compliquées », écrit-il. « On y trouve toutes les satisfactions : des sentiments religieux, des exigences de toutes sortes, de la pensée²¹ ».

Car l'islam légaliste fige et conserve la beauté archaïque des traditions (les bains turcs, les combats de coqs, les luttes des adolescents turcs, la beauté des jeunes musulmanes) et respecte une diversité de la société (opposée à l'uniformité occidentale) qui conduit à une pensée religieuse : « Quand je vois ici en Orient, écrit-il, la foule bigarrée de ces gens qui ne sont pas habillés à l'européenne, j'avoue qu'involontairement j'apprécie davantage n'importe quel mouvement de l'esprit ou de l'âme chez eux que les sentiments et les mérites incomparablement plus forts qui se cachent sous ces horribles redingotes²² ».

De surcroît, les paysages écrasés sous le soleil sont marqués par les rites religieux accomplis par « la foule des Turcs bigarrés et méditatifs accompagnant le corps d'un de leurs frères au cimetière, là où plusieurs centaines de piliers de marbre blanc couronnés de turbans se pressent comme des fantômes dans le bois silencieux et profond de cyprès géants²³ ».

Et la maison que le jeune consul du *Pigeon égyptien* a choisi pour être d'architecture turque, dans le quartier musulman, proche de la Mosquée de Soliman, possède une galerie qui offre une vue admirable sur la ville où se dresse une multitude de fins minarets, gardiens de la foi coranique.

Toutefois, si Léontiev est très sensible à l'esthétique de l'islam et s'étend à loisir sur des descriptions magnifiques, il est moins disert sur sa dogmatique et en particulier ignore sa sotériologie. Il reconnaît cependant à l'islam l'intérêt d'être l'une des rares religions monothéistes, qui souscrit à une proposition simple qui réunit ses croyants : « Dieu est un et Mahomet est son prophète ».

À défaut d'une théologie, son attention retient la force organisatrice de l'islam reposant sur la structure ecclésiastique de l'État monarchique et modelant une structure sociale ancrée dans les traditions familiales qui, bien que fondées sur la polygamie, se maintiennent en dépit de l'invasion des mœurs occidentales. Aussi la femme musulmane, reléguée dans le harem, parfaitement heureuse au milieu de ses congénères, est à l'entière dévotion de son

21. *Ibid.*, p. 39

22. *Ibid.*, p. 257.

23. *Ibid.*, p. 252.

mari et de ses enfants et ne cherche pas à dépasser sa féminité pour s'inscrire dans l'univers masculin ; elle demeure dans sa fraîcheur et son ignorance initiales, au contraire des Pétersbourgeoises, femmes ou filles de professeur, qui usurpent des prérogatives masculines et qui insupportent par leurs prétentions intellectuelles et leur « sincérité » primaire qui renie le sens de la fidélité et du devoir.

Cependant, le plus original chez Léontiev est son admiration pour l'organisation politique de la Turquie qui s'appuie sur l'islam et domine des peuples chrétiens, alors que Russes et Occidentaux soutiennent l'affranchissement des chrétiens du joug islamique.

En effet, s'il aime Byron pour sa poésie et ses postures héroïques, il n'a aucune sympathie pour son action politique fondée sur la démagogie démocratique, inspirée des idées libérales du XVIII^e siècle plus que par une pensée nationale ou religieuse. En effet, Léontiev affirme que les Grecs n'ont pas combattu pour leur religion que les Turcs ne persécutaient pas, mais pour l'égalité sociale et l'abolition des privilèges musulmans qui étaient refusés aux chrétiens. Aussi la liberté donnée aux Grecs par leur constitution, dans un territoire réduit il est vrai, s'est traduite par un affaiblissement de l'orthodoxie sous l'influence du rationalisme qui règne désormais à Athènes. « Le clergé grec, écrit Léontiev dans une missive à Foudel, se plaint que la religion décline à Athènes. [...] la religion est plus perceptible à Tsargrad qu'à Athènes, et en général sous la domination turque que dans l'Hellade²⁴ ». Car les Grecs se raccrochaient davantage à l'orthodoxie lorsqu'il s'agissait d'affirmer leur originalité par rapport à l'Islam, religion dominante, que lorsqu'ils s'occidentalisaient et se conformaient aux courants athées à la mode. De surcroît, l'islam qui avait engendré un gouvernement monarchique saturé d'idées religieuses était plus respectueux de la religion quelle qu'elle soit, et surtout de la hiérarchie ecclésiastique, que la laïcité européenne. Aussi la Porte avait-elle donné au clergé orthodoxe des privilèges qui faisaient que « les patriarches et les évêques se présentaient devant la Porte comme les représentants officiels et les défenseurs des chrétiens et en même temps comme leurs chefs et dans certains cas comme leurs juges²⁵ ».

Ainsi l'islam sert d'agent conservateur de l'orthodoxie. La preuve en est qu'en Bulgarie la Sublime porte défend l'orthodoxie traditionnelle, d'obédience byzantine, plutôt que l'Église autocé-

24. Konstantin Leont'ev, *Izbrannye stat'i*, op. cit., p. 186.

25. *Ibid.*, p. 229.

phale bulgare qui tente de se constituer sous l'influence d'une classe moyenne bourgeoise, dépourvue du sens de la hiérarchie même dans le domaine spirituel et fortement influencée par les idées libérales et athées occidentales.

Bref, pour Léontiev, en Turquie, personne ne persécute gravement ni les Serbes, ni les Bulgares orthodoxes, ni les Grecs. Bien au contraire, « ces derniers temps, écrit-il, les ministres turcs, par exemple, ont si bien étudié notre question religieuse qu'ils présentent des objections canoniques fondamentales aux Bulgares quand ces derniers vont trop vite en besogne. Parfois, les Turcs, pour la tranquillité de l'Empire, doivent défendre l'orthodoxie face aux passions des agitateurs slaves²⁶ ».

Plus surprenante encore est la position de Léontiev sur la guerre russo-turque de 1877-1878, qu'il circonscrit à la maîtrise des Détroits. Car au lieu de déplorer l'arrêt des troupes russes à San Stefano, à l'entrée de « Tsargrad », il s'en réjouit, car ce n'est pas l'orthodoxie russe et byzantine qui aurait triomphé, mais l'Europe bourgeoise et surtout athée, encouragée par la politique du Tsar libérateur. « Je parlerai seulement d'un signe fatal et mystique d'une extrême importance, pour nous maintenant, écrit-il : nous n'avons pas annexé Byzance en 1878, nous n'y sommes même pas entrés. Et c'est bien que l'on ne nous ait pas permis d'y entrer, car alors nous y serions entrés l'égalitarisme paneuropéen au cœur²⁷ », cet égalitarisme qui annihile tout élan religieux.

Désormais, en attendant la domination russe inéluctable, d'inspiration orthodoxe et byzantine, il convient de préserver l'Empire ottoman dont la religion est un puissant antidote à l'indifférentisme européen et ne contrarie pas l'exercice de la foi orthodoxe.

De surcroît, pour Léontiev, l'islam est une mystique qui, comme toutes les mystiques asiatiques, peut féconder un monde en gestation dont, après la conquête de Constantinople, la Russie sera à la tête. « Car, écrit-il, la Russie n'est pas seulement un État européen, c'est un monde particulier, intégral [...]. Mais toute la question est de savoir ce que, dans ses entrailles mystérieuses, recèle pour l'univers ce colosse encore énigmatique. Nous, les slavotouraniens, présenterons-nous au monde ébahi un édifice culturel sans équivalent par son ampleur, sa bigarrure mirifique et son

26. *Ibid.*, p. 131.

27. Konstantin Léontiev, *L'Européen moyen idéal et outil de la destruction universelle*, trad. par Danièle Beaune-Gray, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1999, p. 113.

harmonie complexe de lignes étatiques, ou bien nous élèverons-nous au-dessus des autres seulement pour tout mélanger [...]. Notre maîtrise des Détroits entraînera immédiatement des changements intellectuels qui, très vite, révéleront dans quelle direction nous marchons – ou bien vers le début d'une nouvelle ère qui durera plusieurs siècles ou vers la destruction libérale selle²⁸ ».

Ainsi, se projetant dans l'avenir, Léontiev aperçoit un nouveau monde dont le pilier religieux (« qui monte jusqu'au ciel ») à moins de sombrer dans l'indifférentisme mortel intégrerait l'islam au même titre que les grandes mystiques positives monothéistes.

Pour conclure, nous constaterons que ni l'expérience, ni la pensée religieuses de Léontiev n'ont été comprises de ses contemporains. Pour les orthodoxes, il était « l'autre », tenant d'une orthodoxie d'inspiration byzantine généralement récusée pour ne faire aucune concession aux courants modernistes et démocratiques. En revanche, Léontiev, à l'exemple de V. Soloviev, intègre le catholicisme comme son bien propre, lui reconnaît même sa prédominance, à condition d'obtenir l'aval des autorités orthodoxes pour que le catholicisme ne soit plus l'autre, mais la composante d'une grande Église œcuménique. Enfin l'islam, dont Léontiev est le fervent admirateur, est voué à ne pas demeurer « l'autre », mais à s'intégrer au monde orthodoxe, à le féconder de ses propres forces, sous l'égide du Tsar russe et orthodoxe. Et si Léontiev n'a pas été entendu de son vivant, il a été réhabilité dans l'émigration, grâce à une réévaluation de son oeuvre (N. A. Berdiaev, P. B. Struve, Iu. P. Ivask), et à un prolongement de ses théories dans l'Eurasisme (G. Vernadsky, L. P. Karsavine).

Université de Provence

28. *Ibid.*, p. 112.